

NUMERO 361

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr



- Variations sur le traumatisme -

À propos de mon interview sur le trauma *

Sergio Zamora

Je dois tout d'abord dire que le premier surpris des suites de mon interview, ce fut moi. Quand on m'a invité, j'ai considéré cela comme quelque chose d'intéressant, sans plus. J'ai simplement pensé que dans la mesure où cela allait me permettre de parler de mes livres, il fallait le faire. Je n'ai rien préparé, parce que je connaissais assez bien le sujet qu'on allait aborder et parce que – et c'était là mon erreur – je ne voyais pas ce que cela pouvait apporter de nouveau. Et sans doute le fait que les choses se soient passées ainsi est-il un bien, car j'ai abordé l'interview sans *a priori*...

Contre toute attente, mon interview a eu au moins deux effets. Le premier, personnel, a donné une forme plus précise à une constatation qui remonte déjà à plusieurs années concernant le trauma lié à ma vie clandestine au Chili entre septembre 1973 et mai 1975, année où j'ai quitté mon pays pour toujours. Cette forme plus précise m'a permis non pas de mieux comprendre ce que j'avais subi, mais de décrire de façon simple un vécu traumatisant. Curieusement, ce que j'ai dit dans mon interview, je l'avais en moi mais je ne l'avais jamais exprimé. Le mettre en mots – d'une façon plus ou moins construite et en lui donnant un nom : un trauma – a permis de le faire connaître à d'autres. Chose qu'auparavant je n'avais pas faite – ou faite partiellement, par exemple, dans les conversations avec mon épouse, quand nous nous rappelions ce que nous avons vécu au Chili, ou bien dans mes livres où j'avais plus ou moins décrit ce vécu. Cela montre peut-être la différence entre la description d'un fait ou d'un phénomène et sa compréhension véritable. Parfois nous pouvons décrire quelque chose sans vraiment saisir son importance.

Le deuxième effet, conséquence directe du premier, fut la réaction des personnes à qui j'avais envoyé mon interview, et tout particulièrement de celles qui ont connu une situation semblable à la mienne. Plusieurs messages et commentaires de mes connaissances et amis ont évoqué la pertinence d'avoir parlé d'un sujet qui, par le passé, n'était pas mis en avant dans nos conversations ou discussion d'exilés. Nous avons toujours privilégié le « politique » par rapport à tout le reste qui était à nos yeux d'un intérêt moindre, et aussi parce qu'il y avait une forme de tabou imposée par les partis politiques : on ne parlait pas de nos faiblesses. Un de mes amis fit ce commentaire : « D'une certaine façon – et c'était sans doute chez nous une forme d'aliénation –, quand nous discutons, nous nous intéressions à ce que notre interlocuteur pouvait dire, aux commentaires qu'il pouvait faire à propos d'une situation ou d'un fait politique, mais nous ne nous préoccupions pas de ses inquiétudes profondes, de ses angoisses, de sa famille, etc. »



J'ai eu aussi la surprise de voir des épouses de camarades (trois personnes, à trois moments différents) se mettre à pleurer, malgré elles, tandis qu'elles commentaient mon interview. Je dois avouer que ces situations, outre qu'elles étaient un peu embarrassantes et inattendues, n'étaient pas sans intérêt. Une fois les pleurs finis, les trois personnes m'ont dit séparément et avec presque les mêmes mots que ce que j'avais vécu et ressenti, en particulier mes peurs concernant mon épouse enceinte et ensuite ma fille – peurs qui avaient été pour moi une expérience traumatisante –, elles l'avaient aussi vécu et ressenti par rapport à leur compagnon et

leurs enfants. Elles avaient gardé pour elles ce malaise sans en avoir vraiment conscience, mais un déclencheur – mon interview – l'avait fait ressortir. Peut-être que ce que nous avons vécu a été un trauma « sournois » qui s'est installé en nous au fil des semaines, des mois et des années, sans que nous nous en rendions compte et qui nous a imprégnés d'un malaise difficile à cerner.

Plusieurs de mes amis m'ont dit que j'avais bien fait de ne pas me poser en « victime » en parlant de ma torture, parce que même si elle a été terrible pour moi, elle n'était rien en comparaison de ce qu'ont subi ceux qui ont été torturés pendant des semaines ou des mois. Pour eux, il y a bien eu un avant et un après la torture et elle a été vécue comme un véritable trauma dans leurs vies...

Évry, le 5 décembre 2013

* Interview à retrouver sur le blog des 43èmes Journées de l'ECF :

<http://www.journeesecf.fr/> (accès direct à la vidéo : <http://www.journeesecf.fr/?s=zamora>)

La Tsarine de Constance Delaunay

Luc Garcia

On sait qu'une Reine connaît peu les maléfices. Elle est l'exception assignée à résidence commune. Qui franchit les siècles. Qui miroite le soir place Vendôme. Qui ouvre devant un loup tenu en respect le flacon d'un n°5 de Chanel sur l'esplanade du Trocadéro. Et le pont de l'Alma non loin viendrait-il s'interposer, l'image de cette Reine sera renouvelée. D'ailleurs, il n'est pas même nécessaire qu'elle porte une couronne, le devenir qui n'advient même jamais lui va bien, aussi.

Une héritière monarchique donnerait-elle naissance à un bébé, Jacques-Alain Miller rappelle combien ce bébé « est comme tous les bébés, mais il est aussi le lieu d'un profond mystère. En effet, deux corps se rejoignent en lui : un corps mortel, comme tout un chacun, et un corps immortel, symbolique, celui qui incarne la pérennité du royaume » (1).

Lorsque Constance Delaunay rédige un portrait, et qu'il s'appelle *La Tsarine*, qu'elle écrit qu'elle appelait sa mère comme ça, on entendra que la tonalité n'est de fait pas la même.

Oui, après la Tsarine, il n'y en eut plus d'autre.

C'est celle dont on prête au peuple d'avoir raillé son arrivée aux côtés de son mari futur à la procession qui enterrait le père de celui-ci, Alexandre III. Celle, donc, qui est arrivée derrière un corbillard, et dont la disparition équivaldrait pour longtemps à ce soulagement devant tant d'agonies mêlées au pathétique, consacrée définitivement en prononçant ce que l'on appelle un éloge funèbre.

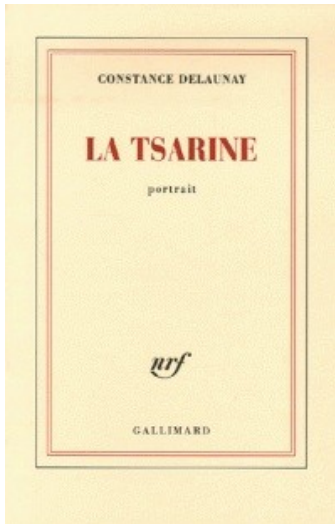


Ou encore ce que l'on entend comme étant un hommage.

Du reste, en ces matières, il n'existe pas de vaccin. Or, la main d'écriture de Constance Delaunay, exclusivement auteur, a disparu en juillet 2013. Et la rigueur à laquelle elle nous convie ici, c'est qu'avant de sortir un tapis bien rouge pour glorifier un talent certain, il nous revient de la lire ; et puis, sept années après la sortie du livre, c'est l'âge de raison comme on dit.

Car, la Tsarine n'est pas une évidence de pavillon et ce pavillon royal serait-il un mélange de cette Europe qui était slave ou même magyare et de cette Europe qui ne l'était pas, la Tsarine de Constance Delaunay ne connaît pas de lieu. C'est un mélange, une grimace, une ultime ironie : celle d'appeler sa mère ainsi. Et aussi d'ouvrir l'ouvrage par un dialogue, quelques échanges, de l'auteur avec sa fille, par-ci par-là, que l'on retrouvera régulièrement dans ce livre qui pèse bien plus que ses même pas cent pages. « Ma mère, un monstre ? Peut-être, mais tant d'autres choses aussi : une actrice consommée, une femme de devoir, une veuve séduisante, une bourgeoise conventionnelle, une Juive antisémite, une femme-enfant, une marâtre qui s'ignore, une éducatrice atypique, une jeune capricieuse, imprévisible, avec la folie en tête. J'en ai de la chance d'avoir une mère comme elle, cela n'est pas donné à tout le monde ».

Avant la Tsarine, il n'y en avait pas non plus eu d'autres, puisqu'elle sera pour toujours la dernière, et donc aussi la seule. Elle accompagne les vieilles Anglaises qui écrivent des romans policiers, les cadres sup et leurs épouses (ou, plutôt, le contraire), les amies, les filles, les hommes partis, les veuves d'Aix-les-Bains, les sorcières ou les mauvaises fées des cauchemars, qui défilent et elles-mêmes s'ignorent. Les duperies féminines qui se donnent pour élégance de camoufler en guerrières constantes leurs dissimulations, sans même recourir pour cela à des allures jupitériennes sur l'Olympe de leurs illusions, en diagonale de ces vies qui se croisent mais ne se rencontrent pas. Telles sont ces guises de l'inexistence de l'Autre qui sont celles souvent d'abord de chacune, femme, de ce portrait aux facettes multiples. Lire le livre plusieurs fois, et à vrai dire on n'a jamais fini de le relire.



Bien que le livre se fonde d'une géographie où l'on s'ennuyait sur une terrasse d'où l'on voyait au loin le Parlement de Budapest, et si cette géographie-là n'existe plus, autour de la Tsarine il n'y a pas non plus d'histoire ni même de biographie. C'est en cela que *La Tsarine* de Constance Delaunay est d'abord une expérience qui est une lutte de l'auteur, entre elle et un présent nécessairement dérisoire. La chute sera cruelle au moment où la Tsarine doit partir visiter une cousine en Israël. Décidément, c'est à croire qu'une mère qui vécut la première moitié du XXe siècle ne pourrait que trébucher sur sa seconde moitié dont ne subsiste qu'une écriture, la correspondance avec cette cousine qui décidait de s'installer dans un kibboutz. Ces mères qui connaissent toujours une autre femme dans un kibboutz, et parlent de cela comme d'une curiosité insue.

De la Tsarine, on dira avec Lacan : « Ses dits ne sauraient se compléter, se réfuter, s'inconsister, s'indémontrer, s'indécider qu'à partir de ce qui ex-siste des voies de son dire ». De Constance Delaunay, on dira que c'est à cet exercice qu'elle assigne l'écriture, puisque l'ouvrage se situe tout en nuances de contours, procédant d'une métonymie singulière autour de ces figures de femmes, de la Tsarine, d'elle, de sa fille. Et si l'on sent parfois, pour ne pas dire souvent, sans cesse, cette exaspération de l'existence au sens des actualités « qui passent en boucle avec leur cortège d'attentats, massacres, famines [...] "aux quatre coins de l'hexagone" », disent certains journalistes », avec ces engeances, dont l'auteur écrit qu'elle se demande pourquoi elle note ces choses que tout le monde sait, c'est probablement aussi, comme le précise Lacan un peu plus avant, que « c'est là surmoitié qui ne se surmoite pas si facilement que la conscience universelle » (2).

Entre l'Histoire et l'histoire, il y a une Tsarine désormais qui ne ressemble à aucune autre, le livre produit ce tour : on ne peut plus concevoir l'image acoustique *Tsarine* sans qu'il trouve un autre écho, qui le lie à ce kibboutz où elle voulait aller, dit-elle, ou sinon elle, du moins son personnage.

Constance Delaunay, *La Tsarine*, portrait, Gallimard, 2006, Paris
Retrouver ses œuvres parues chez Gallimard, [ici](#)

(1) : <http://www.elle.fr/Societe/Les-enquetes/Decryptage-l-enfant-roi-du-monde-2548962>

(2) : Lacan J., *Autres écrits*, « L'étourdit », collection Le Champ freudien, Seuil, 2001, Paris, p. 468

Le traumalogique

Fouzia Liget

« La virulence du logos » (1) dont parle Lacan dans son Séminaire VI indique la force du verbe – *virulent* signifiant, selon le Littré, « quelque chose doué d'un pouvoir infectant et pathogène. Apre, dur, violent. »

Toute la finesse de Lacan a été de faire apercevoir ce pouvoir destructeur des mots. C'est à partir de la clinique que Lacan l'a dégagée et que se comprend mieux l'impératif qui pousse le sujet autiste à s'en protéger à corps et à cris – se protéger non pas de l'Autre en tant que personne, mais de la matérialité du verbe, des mots constituant la parole adressée. Au fond, l'autiste témoigne de la virulence du verbe lorsque le sujet est dépourvu de défense – celle du fantasme qui protège de cette violence inhérente au *logos* incarné dans la présence de l'Autre qui ne cesse pas de parler, de demander. S'il se protège de ces paroles adressées, c'est qu'elles et lui font violence, voire le mutilent. Faute du voile fantasmatique qui recouvrirait la virulence inhérente au *logos*, le sujet autiste n'a d'autre recours que de s'en défendre par les moyens du bord : stéréotypies, répétitions de paroles plus ou moins surmoïques, etc. C'est ainsi que Pierre, que je rencontre en institution, se parle lorsqu'il est confronté à l'angoisse consécutive à un trop de présence, et des enfants, et de l'équipe : « Pierre, n'aie pas peur ! », « Pierre, pas de bêtise ! », « Tu écoutes », « Pleure pas, ça va passer ».



Il s'en défend aussi par le recours à l'objet comme voile nécessaire pour supporter la présence réelle de l'Autre. Pour Pierre, il s'agit des livres. C'est avec *son* livre qu'il s'adresse à nous, par des questions où des commentaires qu'il fait de ce qu'il voit. Ce livre lui permet également de franchir les espaces et de manger avec le groupe lors du repas hebdomadaire. Notre présence est supportable et l'échange possible. Le livre a pour fonction de parer à l'angoisse que suscite le monde qui l'entoure. Ainsi, par le détour de l'objet dont il dispose comme défense, le sujet autiste fait l'expérience d'un Autre pacifiant ; en outre, l'accès au langage devient possible.

Le sujet névrosé n'échappe pas non plus à cette virulence du *logos*. « Dans nos vies, une parole s'inscrit, et il est question de poids, de densité, de couleur, d'intensité » (2), remarque Jacques-Alain Miller en considérant qu'un mot, une parole peut provoquer un séisme dans la vie des sujets. Les mots illuminent, éclairent, blessent, provoquent des frissons, des émois, ouvrent ou ferment. Cela met en lumière le pouvoir des mots, et combien le logos et le corps sont intimement noués et liés par la jouissance comme substance donnant corps aux mots.

Mots et corps sont intriqués dans un accord de jouissance – les mots résonnent en nous, en un point constituant une jouissance ignorée de nous-même. Il y a un *ça ne cesse pas de s'écrire* sur le corps du sujet – les symptômes en témoignent formant une écriture sur le corps que l'analyse permet de déchiffrer. Catherine Millot en témoigne dans son roman, *Ô Solitude*, relatant les circonstances qui l'ont plongée dans l'abîme de l'angoisse lorsque son amant Christian la quitte. Suspendue à cette scène – il disparaît pour toujours en s'engouffrant dans la bouche de métro –, le sol s'ouvre sous ses pieds en un abîme tout près à l'engloutir. La détresse commença quelques temps avant la rupture, à partir d'un mot prononcé par le maladroit, celui d'amour. Le mot amour avait une coloration bien particulière chez elle, il était chargé de significations lourdes : « l'amour était sans espoir dès sa naissance, et se

résumait à subir cette loi implacable » (3). L'amour était noué à ce pouvoir qu'elle lui attribuait, celui de l'anéantir. Ce mot entendu avait donc commencé à creuser son sillage, laissant le sujet dans le mutisme. Il prend corps lorsque Christian la quitte, comme une évidence.

Qu'est-ce que ce mot *amour* est venu ouvrir chez elle ? Elle en donne la clé, dans son livre, *Abîmes ordinaires*, écrit dix ans plus tôt. Sa détresse, suite à l'événement contingent des paroles de l'amant échauffé, rappelle un événement traumatique ancien dont se forgea le fantasme d'être une condamnée, une réprouvée – fantasme mis à jour lors de son analyse avec le Dr Lacan : « le fantasme d'être condamnée, voire "damnée", s'était construit pour masquer une réalité plus triviale, celle d'un abandon qui, pour être plus symbolique que réel, n'en avait pas moins été effectif » (4). L'idéal du père se réalisait au prix de la féminité – féminité niée tout comme la sexualité. Au-delà d'être une réprouvée, elle témoigne du prix à payer pour avoir été exemptée de la castration par le père. Ainsi, dit-elle, à l'âge de neuf ans, face à ses pleurs, le père la retira de l'école, devenant son précepteur. Cet acte paternel avait valeur de don d'amour – il donnait ce qu'il n'avait pas, soit le pouvoir de l'exempter de la loi commune, celle de la castration (5). Cette liberté avait son revers au prix resté longtemps fort lourd, celui de la solitude.

Le fantasme est la fenêtre à partir de laquelle le sujet regarde le monde tout en y trouvant une place supportable face à la virulence du *logos*. Le fantasme vient comme défense contre le réel traumatique de la langue – réel incarné lorsque le sujet est confronté au désir énigmatique de l'Autre. Que me veut l'Autre ? M'engloutir, me dévorer ? Face à ce désir énigmatique et opaque le sujet névrosé tisse un voile, une toile faite de signifiants, venant recouvrir ce trou prêt à l'engloutir. Le sujet névrosé consent à une certaine perte, et la jouissance s'humanise par le voile de l'amour et du désir. Le fantasme est donc cadre, fenêtre permettant au sujet de lire le monde. Il est le tableau sur lequel chacun écrit son histoire, où siège le cœur de ses fictions – nécessairement ; la réalité de chacun est donc une réalité subjective. Dès lors, un mot, une phrase, peut vous ébranler, vous faire vaciller. Mais pas n'importe quel mot, celui qui entre en résonance avec les signifiants intimes du sujet.

Le sujet autiste par son refus de se brancher sur l'Autre du langage n'a aucun recours pour humaniser la jouissance. Le monde étant *logos*, il ne peut y échapper autrement qu'en essayant de maintenir l'Autre à distance, ou de s'y brancher par le recours à l'objet venant comme bouclier pour parer à la détresse du sujet que suscite la virulence du *logos*. C'est pourquoi, il est essentiel pour lui que son objet soit respecté. Il est aussi vital que l'est le fantasme pour le sujet névrosé !

1 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, « La forme de la coupure », leçon XXI, Paris, La Martinière / Le Champ freudien, 2013, p. 448.

2 : Miller J.-A., « Vers la contingence », leçon du 6 mai 1998, L'orientation lacanienne. Inédit.

3 : Millot C., *Ô Solitude*, Gallimard, Paris, 2011, p. 49.

4 : Millot C., *Abîmes ordinaires*, Gallimard, Paris, 2001, p. 138.

5 : *Ibid.*, p. 142-143.



Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente [eve miller-rose](#) eve.navarin@gmail.com

rédaction [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

conseiller [jacques-alain miller](#)

▪ rédaction

coordination [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture [pierre-gilles gueguen](#), [jacques-alain miller](#), [eve miller-rose](#), [anne poumellec](#), [eric zuliani](#)

édition [cécile favreau](#), [luc garcia](#), [bertrand lahutte](#)

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant [daniel roy](#), [judith miller](#)

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole [graciela brodsky](#)

-Lacan Quotidien au brésil [angelina harari](#)

-Lacan Quotidien en espagne [miquel bassols](#)

-pour Latigo, [Dalila Arpin](#) et [Raquel Cors](#)

-pour Caravanserail, [Fouzia Liget](#)

-pour Abrasivo, [Jorge Forbes](#) et [Jacques-Alain Miller](#)

diffusion [éric zuliani](#), [philippe bénichou](#)

▪designers [victor&william francoizel](#) vwfcbzl@gmail.com

▪technique [mark francoizel & olivier ripoll](#)

▪médiateur [patachón valdès](#) patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messenger@yahooogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : [philippe benichou](#)

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : [gil caroz](#)

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : [oscar ventura](#)

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN

ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •